

Sophie

Ce matin-là, le son de la radio n'est pas le même que d'habitude. Les voix sont blanches, solennelles et le rythme plus lent. Tandis que l'eau de la douche finit de me tirer de mon sommeil, je comprends qu'il s'est passé quelque chose de grave. Dehors, un chaud soleil d'été tape déjà sur les vitres et je me souviens m'être dit que sans doute, une fois encore, cette saison maudite va produire son lot de drames. En montant le son je comprends qu'un accident de car en Guyane a entraîné la mort d'une jeune femme, sur le chemin des JMJ de Rio. Reporter occasionnelle pour la station de radio que j'écoute, la victime, qui se prénomme Sophie, a déjà transmis des reportages relatant ses premières expériences sur place. Du coup, sa belle voix tonique qui retentit sur les ondes contraste avec le ton de deuil des journalistes réunis dans le studio.

Quelques heures plus tard, dans le hall d'accueil du bureau où se presse un nombre inhabituel de personnes, je reconnais tout de suite les parents de Sophie. Bien que ne les ayant jamais vus, je sais que ce sont eux, tant leurs regards trahissent la peine

qui les ravage en profondeur. Leurs mots sont rares, inutiles même, seule leur douleur affleure. Alors que leurs vies ont versé dans l'horreur quelques heures plus tôt, il leur faut prendre des décisions dont ils pressentent l'importance mais qui sollicitent l'énergie qu'ils n'ont plus. Dans la force de l'âge, le drame qui les anéantit, les convoque à un colloque douloureux qu'ils appréhendent. Le silence autour de la table est épais. Puis le père prend la parole, le regard perdu dans la lumière venant de la fenêtre. Il évoque d'entrée le premier sujet d'incertitude : où va-t-on enterrer Sophie ? Ils ont pensé au cimetière Montparnasse, parce qu'ils aiment ce lieu. Mais peut-on encore y acheter une sépulture ? Et aura-t-on le temps de construire un caveau avant le jour des obsèques ? Je les rassure sur ces points. Mais déjà une autre question émerge, plus lourde de conséquences existentielles pour eux et d'obstacles administratifs pour moi : pourront-ils et ont-ils intérêt à revoir leur enfant ? Se mêlent dans leur question les aspects techniques, qui obstruent ma pensée tant je les vois comme insurmontables, et une dimension psychologique sur laquelle aussi ils me consultent. Alors je sens, par l'addition de ces deux questionnements, dans un contexte aussi dramatique, que mes connaissances professionnelles ne pèsent pas lourd, au point de me sentir illégitime pour leur répondre. Pourtant, ils sont venus prendre conseil, ils comptent sur moi pour les aider. Il faut donc tenir mon rôle sans faiblir.

Sur la question de revoir le corps de Sophie, j'énonce d'abord l'interdit : on ne rouvre pas un

cercueil zingué. À quoi ils me répondent que la ministre de la Justice, elle-même Guyanaise, profondément touchée par leur épreuve, leur a affirmé que tout sera fait pour qu'ils puissent veiller la dépouille de leur fille à son arrivée en métropole. Un régime d'exception viendra-t-il donc bousculer un carcan administratif contraignant que je m'emploie à appliquer servilement à longueur d'année? Je ne doute pas de la véracité de ce qu'ils me disent mais je connais trop les rigidités de l'administration pour craindre que l'oukase ministériel ne suffise pas à ouvrir les portes si souvent verrouillées. Et puis, commencent à émerger dans mon esprit brouillé des interrogations sur l'état d'un corps qui aura subi la violence d'un accident, bientôt une autopsie puis un voyage en avion et tout cela étalé sur plusieurs jours. Face à tant d'inconnues, je ne dispose d'aucune certitude héritée d'un savoir rationnel. En attendant, j'ai face à moi des parents éplorés qui attendent des réponses. Ils sont venus écrire la suite du parcours des obsèques de leur enfant, commencé sans eux à sept mille kilomètres de distance, et dont ils aspirent à présent à être les acteurs.

La dimension plus psychologique de la question des parents de Sophie, quant à la nécessité pour eux de revoir leur fille, me dépasse plus encore que la première. Qui suis-je pour conseiller des parents face à un tel dilemme, dans de pareilles incertitudes? Pourtant, j'ose une parole d'encouragement. Car au-delà des doutes professionnels, à cet instant, je suis habité par la conviction, puisée dans une déjà longue expérience, que chaque fois que c'est

possible, la vue du corps de nos défunts contribue à ce que s'impose en nous la réalité de la perte. C'est ce que résume avec tant de vérité une formule glanée au long de mon parcours professionnel : « Quand on embrasse un mort, on n'en rêve plus. » Particulièrement dans des circonstances accidentelles, si loin des bases familiales, où tout semble réuni pour faire naître un fantôme, la confrontation avec le corps de l'être aimé sera, à n'en pas douter, source d'apaisement sur le chemin du deuil.

Quand nous nous quittons, les étapes du parcours des funérailles de Sophie se sont précisées : la visite au funérarium, la messe puis le cimetière du Montparnasse. Les lieux, les jours et les dates sont fixés. Dans le chaos émotionnel dans lequel sont plongés François et Béatrice, un chemin rituel s'est entrouvert. Il sera pour eux une montée au calvaire ainsi qu'un chemin de survie. Et le flot des témoignages d'affection, des paroles de consolation qu'ils y recevront, offriront, dans la solitude de l'après, des supports pour avancer. Telle est ma conviction, en les voyant s'éloigner du bureau.

Dans les heures et les jours qui suivent notre entretien, en avançant dans l'organisation, j'ai accès à un niveau de responsables administratifs auquel je ne suis pas habitué. Or, si mes interlocuteurs perçoivent la spécificité de la situation, ils ne semblent pas trop savoir comment mettre en œuvre l'exception. L'incertitude durera ainsi jusqu'à la veille de l'arrivée du cercueil. En effet, lorsque toutes les dérogations sont réunies, je décide comme il se doit d'en informer le responsable de la société gérante

du funérarium où se déroulera l'ouverture du cercueil et la veille du corps par la famille. Je lui expose le parcours administratif suivi et le régime dérogatoire édicté par la Ministre de la Justice elle-même. À la fin de ma présentation qui est formulée de sorte de ne souffrir aucune contradiction, mon interlocuteur oppose une fin de non-recevoir à ma demande. Nous voilà donc, quelques heures avant le retour du corps de Sophie, en possession d'une autorisation exceptionnelle d'ouverture de cercueil zingué, mais d'aucun lieu pour la mettre en œuvre. Face à l'absurdité révoltante de cette situation que je craignais depuis le début, j'engage des tractations avec l'Institut Médico-Légal (IML) qui reste le seul lieu possible à Paris pour mener à bien une telle opération. Et finalement, nous obtenons leur accord.

Parallèlement à cela, nous multiplions les appels en Guyane, pour tenter d'en savoir plus sur l'état du corps. Entre les décalages horaires et la nonchalance de certains de mes interlocuteurs, je ne parviens pas à me décharger du poids de l'inquiétude. Cela dure jusqu'à ce que je trouve un interlocuteur aux pompes funèbres locales qui vient de procéder à la fermeture du cercueil avant le voyage. Il se dit rassurant sur la possibilité d'organiser l'adieu au visage dans de bonnes conditions à l'arrivée à Paris.

Pendant tout ce parcours, mon principal soutien s'appelle Sophie. À chaque nouvel obstacle, je mobilise son intercession dont je sens l'efficacité au long de mon marathon administratif.

Enfin, le dimanche aussi attendu que redouté est arrivé. De bon matin, dans la tiédeur estivale, je retrouve un de mes collègues venu en renfort à l'IML. Peu de temps après, le véhicule transportant le corps fait son apparition dans la cour. En le voyant et en prévision de ce qui vient, je sens la tension en moi monter d'un cran. Mon cœur bat au rythme des *Je vous salue Marie* que j'égraine intérieurement. Je supplie la Vierge de nous aider à ce qu'aucun obstacle ne vienne entraver ce que nous avons prévu.

Après avoir déchargé le précieux contenu, nous nous mettons sans tarder à défaire les parois du cercueil pour en extraire le corps de Sophie et le déposer dans le cercueil que nous avons amené. Les représentants de l'établissement, pourtant habitués aux situations singulières, nous regardent agir avec étonnement. Bientôt, le nouveau cercueil chargé dans notre véhicule, nous faisons route vers le funérarium. Je tiens au courant le père de Sophie par téléphone, des événements de la matinée. Tout en étant rassurant, je l'invite à venir dès que possible au funérarium.

En tout début d'après-midi, l'heure des retrouvailles est enfin arrivée. Un employé de l'établissement, jeune homme de la même génération que Sophie, se propose pour préparer son visage en le maquillant légèrement. La spontanéité de sa proposition et l'application avec laquelle il s'attèle à la tâche me touchent. Il contribue, à une étape décisive, à la réussite de ce à quoi nous travaillons

depuis plusieurs jours. Enfin le cercueil est placé dans un salon, dans l'attente de la visite des proches.

À leur arrivée, après de courtes salutations, je propose aux parents de faire une première visite seuls, puis de revenir chercher leurs enfants. Je les entraîne donc à ma suite sur les vingt mètres qui nous séparent du salon. Habitué de ce trajet que j'ai emprunté tant de fois en guidant les familles auprès de leur défunt, je marche à un rythme normal. Mais bien vite, en me retournant, je constate que leurs pas mal assurés trahissent leur difficulté à avancer. Bientôt, nous nous agrippons les uns aux autres pour que notre cordée avance. Au soutien virtuel des démarches amont, succède à présent le soutien physique. Plus que jamais, j'implore intérieurement Sophie d'aider ses parents à franchir ces quelques mètres qui les séparent de son corps. Et c'est alors, d'une façon toute particulière, dans le paroxysme de la souffrance qui tord les corps et entrave la marche, que j'entends dans un souffle douloureux, le père me dire : « Christian, j'ai besoin de toi. » Cette supplique, venue du tréfonds de la plus noire détresse, j'ai la sensation profonde que c'est le Christ lui-même qui l'exprime. Oui à cet instant, je témoigne, au cœur de ce que nous vivons, avoir reçu la certitude que c'est Jésus qui souffre dans les parents de Sophie, comme il le fait en tout être en détresse.

Parvenus au bord du cercueil, un long silence s'installe. Lentement, de tous leurs sens, Béatrice et François s'approprient la scène. Comme il leur a fallu du temps pour gravir la montagne, il leur faut

maintenant du temps pour assimiler tout ce que la vue de ce corps leur révèle, consciemment, inconsciemment et spirituellement. Peu de temps après, les frères et sœur de Sophie font la même ascension en surmontant à leur tour la peur qui les habite, soutenus par leurs parents qui les ont précédés. Bientôt la famille se soude dans la prière, rejointe par les intimes qui attendaient dans le hall.

Ce qui se passe autour du cercueil de Sophie est emblématique du chemin d'humanité que constituent les rites. Chacun prend conscience du caractère irrémédiable de la séparation physique, en s'approchant de sa dépouille. Et par là, est comme encouragé à tourner son regard vers l'au-delà de ce qui se voit.

À mesure que le temps passe et que d'autres personnes rejoignent le petit salon, l'atmosphère s'allège. On s'embrasse, on pleure, mais on rit aussi parfois. C'est déjà le signe d'une renaissance. La peine est là, immense, telle une déchirure que beaucoup d'amour reçu et donné tout au long des années, permettra de cicatriser. Mais déjà, à la vue du corps de Sophie, dans la nuit de la peine, les rayons imperceptibles d'une lumière sont à l'œuvre.

Le plus dur, dans des instants si dramatiques, c'est d'oser une parole de consolation qui soit audible. J'en ai vu des ministres de la parole, prêtres ou laïcs, s'essayer avec courage à cet exercice périlleux qui consiste à mettre des mots sur l'indicible. Ce jour-là, alors que nous étions depuis bien plus d'une heure dans le salon autour du corps de Sophie, un prêtre ami de la famille est arrivé. Dégageant une

chaleur naturelle, l'homme était attendu et sa seule présence apportait un vrai réconfort. Invité par la famille à présider un temps de prière, il se plaça aux pieds du cercueil, face au visage de la jeune fille tant aimée, et il dit avec assurance des mots d'une force incroyable. Alors que face au drame, la question du pourquoi habite les esprits comme un cri désespéré; sans chercher à justifier l'injustifiable, l'homme de Dieu proclame ce que la suite ne cesse de confirmer : Sophie vivait d'une vie spirituelle simple et intense, elle faisait en quelque sorte la course en tête. Elle est aujourd'hui la première arrivée auprès de Celui qu'elle cherchait. Je n'ai pas entendu dans ses mots la recherche d'explications simplistes, d'une rationalisation de ce qui ne peut pas l'être. J'ai entendu une parole de révélation de la beauté de la vie humaine en Dieu, et de celle de Sophie en particulier. Le prêtre ajouta à cela son témoignage personnel sur la mort de son père, alors qu'il était encore enfant, membre d'une nombreuse fratrie. Sa peine avait été immense comme on peut l'imaginer, mais la force de ce père en Dieu ne l'avait jamais quittée.

À ce moment, l'assistance forme comme une chaîne humaine autour du cercueil ouvert. Le réconfort est comme une sève qui irrigue les corps enlacés. La chaleur qui règne dans la pièce est suffocante et pourtant souffle comme une brise légère dans les cœurs. Un combat inouï vient d'être livré et il est victorieux : combat contre la peur de revoir ce corps mort, d'en affronter la vue, à la fois tant désirée et tant crainte. Et le fruit de ce combat est

la conscience d'une évidence : ce corps n'est plus qu'une enveloppe vide. La Sophie débordante de vie l'a quitté. Elle est partie vers un au-delà que chaque participant est invité à scruter pour l'y retrouver.

Dans un échange de regard avec le père de Sophie, je lui demande si l'on peut fermer le cercueil. Il acquiesce avec un air d'évidence. Ce temps est accompli et l'appel de la vie fait qu'il faut avancer.

Ce soir-là, lorsque de retour chez moi, j'ai appelé mon épouse, plutôt que les mots, ce sont les larmes qui ont parlé. Je n'ai rien eu à lui raconter. Dans une belle communion d'amour, elle a spontanément partagé la douleur de ce que nous avons vécu en partageant mes larmes. Cela dura plusieurs longues minutes, d'une émotion intense et reconstituante. Je déchargeais ainsi ce que j'avais porté et elle partageait, comme elle le fait depuis le premier jour, la mission de son mari.

La fécondité de la vie et de la mort de Sophie, dont ses parents témoignent dans un très beau livre¹, s'incarne pour mon épouse et moi, dans l'amitié qui nous lie depuis ces événements. Jamais un accompagnement dans le cadre de ma mission professionnelle n'aura généré de tels liens. Alors que les circonstances de l'événement qui nous a fait nous rencontrer, devraient me rendre à leurs yeux peu fréquentables, ils nous ont accueillis parmi leurs nombreux amis, avec une chaleur inouïe

1. François et Béatrice Morinière, *Et le Ciel devient familier*, Le Passéur, Paris, 2015.